

Éditions
BeauxArts



Elizabeth et Gérard
Garouste
L'art à La Source

DINARD



Elizabeth et Gérard Garouste

L'art à La Source

EN COUVERTURE

Gérard Garouste
Sans titre
(portrait d'Elizabeth)

2003, huile sur toile,
131 × 98 cm.

Courtoisie de l'artiste
et coll. particulière, France.

CI-CONTRE

Gérard Garouste
Le Pêcheur
et la chèvre

1998, huile sur toile,
260 × 200 cm.

Courtoisie de l'artiste et Galerie
Templon, Paris-Bruxelles-New York.

- 4** À Dinard, deux lieux pour une exposition
- 6** **Entretien** | « Nous avons appris à nous connaître et à nous fabriquer ensemble »
- 12** **Chronologie** | Deux parcours de vie en quelques dates clés
- 16** L'Autre, condition impérieuse de la création ?
- 22** Deux créateurs complices et complémentaires
- 26** Gérard Garouste, un peintre assoiffé de savoir
- 32** Elizabeth Garouste, artiste de l'étrange et du merveilleux
- 38** **Portfolio** | Un passionnant face-à-face
- 50** Ça coule de Source !

Du Palais des Arts et du Festival à la villa *Les Roches brunes*

À Dinard, deux lieux pour une exposition

Laura Goedert et Stéphanie de Santis Garouste, commissaires de l'exposition

Réunies pour la première fois dans une grande exposition, les œuvres mêlées d'Elizabeth et Gérard Garouste offrent un dialogue inédit entre deux célèbres créateurs de la scène artistique française. Un trait d'union entre leurs univers à la fois étrangers et complices – l'un tourné majoritairement vers la création d'objets et de mobilier, l'autre vers la peinture et la sculpture – dont nous pouvons tenter de suivre le fil et les méandres à travers de multiples expérimentations plastiques.

Par une approche plurielle qui fait appel au design, à la sculpture, au dessin, à la gravure et à la peinture, l'exposition explore ce creuset fertile où s'épanouissent deux processus créatifs qui ne cessent de s'alimenter, dans un complexe et passionnant échange. Comment la vie de couple participe-t-elle au développement des individualités ? Comment l'œuvre se construit-elle et quelle est l'influence subjective de l'autre dans la recherche plastique ?

Défricheurs de liberté, créateurs de « curiosités », Elizabeth et Gérard Garouste placent l'absence de tiédeur au centre du langage plastique pour éprouver nos habitudes et évoquer l'insolite. Dans une vision contemporaine nourrie par une beauté étrange à la frontière entre le connu et l'imaginaire poétique, le travail de la designer dialogue avec celui du peintre par la recherche d'une esthétique familière et déroutante. Traversée de mythes et de récits, chargée de symboles, l'œuvre de Gérard Garouste est incontestablement érudite et complexe, tout en offrant, paradoxalement, un dialogue intuitif et immédiat avec le regardeur. Dans une démarche plus instinctive,

Elizabeth Garouste construit une œuvre extravagante, peuplée d'une faune imaginaire, aux allures d'art brut, une production riche et colorée qui s'inspire de ses rêves et ses peurs enfantines.

À l'image de leur lieu de vie, l'exposition offre une plongée dans l'univers inclassable des deux créateurs prolifiques et propose de retrouver la joyeuse cohabitation de pièces hétéroclites. Au Palais des Arts et du Festival, grands formats et œuvres graphiques rayonnent par approches thématiques autour de *La Dive Bacbuc* [ill. p. 28-29], monumentale installation de Gérard Garouste. À la villa *Les Roches brunes* se déploie une scénographie plus intimiste composée d'objets décoratifs, de sculptures ou encore de mobilier qui construisent un récit familial, jouant avec la notion de « maison d'artistes ».

L'art au service du social et de l'enfance

Il y a trente ans, convaincus que la création artistique peut soutenir l'action sociale dans sa lutte contre l'exclusion sous toutes ses formes, Elizabeth et Gérard Garouste ont construit l'architecture d'un projet commun : l'association La Source Garouste. Le sous-titre de l'exposition, « L'art à La Source », joue d'ailleurs sur les mots et le point de rencontre entre les deux artistes. La ville de Dinard rend hommage à l'association, et plus particulièrement à son antenne bretonne La Source Garouste – Hermine, en rassemblant quelques témoignages d'une histoire de partages avec les jeunes générations. À cet effet, des œuvres réalisées par les jeunes sourciers en atelier sont exposées face à celles des artistes qui ont conduit ces projets. ■

Villa Les Roches brunes.



Entretien avec

Elizabeth et Gérard Garouste

Propos recueillis par Laura Goedert et Stéphanie de Santis Garouste,
commissaires de l'exposition

« Nous avons appris à nous connaître et à nous fabriquer ensemble »

Après soixante ans de vie commune, comment appréhendez-vous le face-à-face entre vos œuvres respectives ?

G.G. – Il ne s'agit, en fait, que d'un autre visage de notre complicité. Nous avons d'ailleurs déjà partagé une exposition à Hauterives [Drôme], en 2017, avec David Rochline [décédé en 2015], le frère d'Elizabeth. Je ne sais pas si le public y est aussi sensible, mais, pour ma part, je ressens parfaitement la complicité entre le travail de David, celui d'Elizabeth et le mien. Je le vis de cette façon et je me sens influencé par l'un et l'autre. J'aime beaucoup leurs univers et je nous considère comme complémentaires.

E.G. – Gérard et moi, nous nous sommes connus très jeunes, à 17-18 ans ; comme nous venions de milieux et de cultures totalement différents, nous nous sommes formés l'un par rapport à l'autre, tout en ayant chacun un univers particulier. Nous avons appris nous connaître et à nous fabriquer ensemble.

Quel regard portez-vous sur l'œuvre de l'autre ? Intervenez-vous parfois dans vos créations respectives ?

G.G. – Dans mon travail, j'ai véritablement besoin du regard d'Elizabeth. À force de travailler sur un ou dix tableaux en même temps, on ne sait plus quoi en penser. Avoir un regard neuf est important et je ne montre mes tableaux à personne d'autre qu'à elle. Parfois, elle regarde une œuvre censée être achevée et me demande : « C'est fini, ça ? », auquel cas cela m'oblige à remettre mon travail en question, mais elle ne dit jamais qu'une œuvre ne lui plaît pas. Il arrive aussi qu'en entrant dans l'atelier, elle ait un véritable fou rire devant mes tableaux, ce qui est très positif : j'accorde beaucoup d'importance à l'humour ! Aussi,

quand je suis en panne d'inspiration, elle parvient à trouver des solutions, à me motiver.

E.G. – Gérard a toujours vécu en dents de scie, puisqu'il souffre de bipolarité. Ainsi, le foisonnement sur la toile était parfois extraordinaire, mais à d'autres moments, Gérard pouvait passer des mois sans rien faire. Lors d'un de ces épisodes dépressifs, on lui avait commandé la création d'un timbre à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française. Il avait le droit de dessiner un arbre, un coq, Marianne et quelques autres éléments, mais il ne savait pas quoi faire. Je lui ai conseillé de mettre un coq sur la tête de Marianne et son dessin a été accepté. Il y a aussi l'exemple du palais de justice de Lyon : Gérard manquait d'inspiration pour honorer la commande qui lui avait été passée ; il paniquait parce qu'il avait signé un contrat et touché une partie du montant du devis. Il avait très peur d'aller en prison ! (*Rires.*)

Et vous, Elizabeth, est-ce à Gérard que vous montrez vos travaux ? Y a-t-il une réciprocité ?

E.G. – C'est un peu différent pour ma part, car la partie design n'intéresse pas Gérard. J'ai plus affaire aux galeristes, ce sont eux qui influencent mon travail. Chaque galerie possède un style, une clientèle particulière, qui a envie de certains modèles. En revanche, Gérard intervient beaucoup dans un autre domaine, car, parallèlement à ce travail de design – que je nomme personnellement « création de meubles et d'objets », car il me semble que le design fait appel à des matériaux plus contemporains, alors que j'ai le plus souvent recours à des artisans et que je fabrique des éditions limitées ou des pièces uniques –, je pratique le dessin presque



Elizabeth et
Gérard Garouste
dans l'atelier de
peinture, Normandie,
mars 2024.



Elizabeth et Gérard Garouste dans l'atelier de gravure, Normandie, mars 2024.

automatique. À force de me voir produire ces dessins, Gérard m'a fait la surprise d'en faire encadrer une vingtaine, ce qui m'a donné confiance en ces œuvres que j'avais considérées jusque-là comme des brouillons. Il a également contacté des galeries, qui les ont exposées, à mon grand étonnement. Voilà donc une vingtaine d'années que je réalise ces dessins. Avec l'assistant de Gérard, qui travaille le fer forgé et d'autres matériaux, je crée également des masques, des consoles, des pièces uniques que je peins. C'est un travail parallèle à celui de créateur de meubles et d'objets, qui se dévoile dans certaines galeries.

Elizabeth, vous étiez autrefois connue pour votre duo avec Mattia Bonetti, mais vous créez en solo depuis les années 2000. Pourriez-vous nous parler de votre façon de procéder, de la liberté que vous avez pu conserver ?

E.G. – Cette liberté a commencé très tôt. Mes parents nous ont inscrits, mon frère et moi, quand nous étions petits, aux ateliers du musée des Arts décoratifs. À l'époque, ce musée était très peu fréquenté et, après les cours, nous y passions du temps. Je me souviens d'y avoir vu César, Dubuffet, Hockney, ainsi que des expositions d'art brut. En rentrant à la

« Je dispose de deux ateliers : l'un de peinture et l'autre de sculpture, mais aussi d'un atelier de gravure. C'est celui que je préfère. »

Gérard Garouste

maison, nous jouions aux artistes et passions notre temps à dessiner sur les murs, ce qui ne plaisait pas beaucoup à nos parents ! J'ai aussi fréquenté l'École alsacienne, où nos professeurs de dessin étaient des artistes. L'école était fréquentée par beaucoup d'enfants d'artistes qui, lorsqu'ils venaient les chercher, portaient des pantalons en velours, alors que les autres pères étaient habillés plus strictement. Je m'étais dit alors que j'allais épouser un artiste !

G.G. – Et je me suis dépêché d'arriver ! (*Rires.*)

E.G. – Après ma collaboration avec Mattia Bonetti, je me suis sentie beaucoup plus libre de réaliser des œuvres plus personnelles, d'en revenir à fabriquer moi-même des objets (ce n'est pas toujours le cas, car je passe parfois par d'autres artisans), avec plus de couleur et de liberté.

Vous disposez de deux grands ateliers dans votre maison à la campagne, l'un de peinture, l'autre de sculpture, ainsi que d'un troisième à Paris. Choisissez-vous l'un ou l'autre en fonction de vos besoins ?

E.G. – Gérard travaille plutôt à la campagne, parce qu'il a besoin de calme. Il a là-bas deux très grands ateliers dotés d'une belle lumière et de tout ce dont il a besoin. Je travaille davantage à Paris et nous nous retrouvons généralement en fin de semaine. C'est un bon équilibre.

G.G. – Je dispose aussi d'un atelier de gravure. C'est celui que je préfère, car j'y produis de toutes petites choses. Il abrite aussi ma bibliothèque personnelle, il est très intime.

De manière similaire chez l'un et l'autre, même si vous fonctionnez de façon assez différente, on retrouve chez vous un certain anticonformisme par rapport à votre époque...

G.G. – Je reste persuadé qu'il faut être indépendant de tout. Cet acte de liberté qu'est la création ne supporte pas les influences des modes. Ce qui est extraordinaire dans la peinture, c'est qu'elle est, de toute façon, démodée, ou bien complètement dans la mode et ne se démode pas. On ne cherche pas un style, on l'a ou on ne l'a pas ! L'histoire de l'art a montré que des groupes se font puis se défont : à chacun son aventure.

Elizabeth, vous utilisez des matériaux et techniques qui existaient par le passé : est-ce par envie d'opposition ou par appétence pour le travail traditionnel ?

E.G. – C'est plutôt pour le plaisir de travailler la matière de cette façon. J'aime ce que peut évoquer à lui seul un objet ou un meuble. J'ai réalisé, par exemple, un cendrier qui représente une tortue en bronze : il raconte, pour moi, une histoire autour d'un objet. Cela me vient de l'enfance, je considère que tous les objets, tous les meubles, ont une vie. Enfant, j'avais peur et je pensais que, la nuit, tous les objets vivaient. Je me réfugiais donc au fond de mon lit et ne pouvais plus en bouger tant j'étais terrifiée. Cette tortue est un cendrier, mais je me suis imaginé une femme en train de courir.

Pour vous, Gérard, la technique est très importante, au point de vous être plongé, à un certain moment, dans l'étude chimique des pigments afin de fabriquer vous-même votre peinture.

G.G. – Quand j'étais aux Beaux-Arts, Picasso et le cubisme étaient encore tendance, puis sont arrivés le minimalisme et l'art conceptuel, et j'ai découvert Marcel Duchamp, qui me fit l'effet d'un coup de pied dans l'estomac. Je respectais complètement son art, mais pour moi, tout ce qui n'était pas de la peinture était déjà du Marcel Duchamp. Je vivais tout cela comme un piège, une impasse. Mon attitude a donc été de remonter aux sources de l'histoire de l'art. Je fréquentais beaucoup les musées et je me rendais compte que j'aimais la peinture, la technique de la peinture à l'huile. Et, à mon sens, un peintre doit savoir de quoi est faite sa peinture, ce qu'il y a dans un tube : j'ai donc fabriqué tous les ingrédients qui la composent, les pigments, les huiles, etc. J'ai eu la chance de travailler avec une assistante qui faisait des études de chimie et qui s'intéressait elle-même à la composition de la peinture.

Elizabeth, avez-vous eu envie de participer à cette recherche ? Qu'en pensiez-vous ?

E.G. – Je trouvais cela complètement fou ! Tout devenait très compliqué, Gérard avait acheté une broyeuse tricylindre qui pesait des tonnes et prenait une place folle ! Puis il y a eu des tonneaux remplis de pigments et, une fois que la peinture était fabriquée, elle durcissait tellement qu'on ne pouvait pas l'insérer dans des tubes. Il a donc fait nickeler des pots de graisse pour tracteurs, alors qu'il existait dans le commerce d'excellents tubes de peinture ! Mais Gérard n'avait pas confiance en la peinture fabriquée en France et nous avons voyagé jusqu'en Hollande pour visiter une fabrique. C'était devenu obsessionnel et je me sentais un peu dépassée.

G.G. – Mais c'est une période où j'ai eu le plaisir de comprendre parfaitement ce métier et où j'ai enfin pu passer à autre chose en me fiant à des tubes de peinture trouvés dans le commerce.

Depuis le début des années 1990, vous vous passionnez, Gérard, pour l'étude de l'exégèse juive, qui se retrouve en filigrane dans tout votre travail. La judéité d'Elizabeth a-t-elle été l'élément déclencheur ? Partagez-vous tous les deux cette étude ?

E.G. – Je viens d'une famille juive mais non pratiquante, dont la moitié a disparu pendant la Shoah. En revanche, nous n'avons jamais suivi aucune pratique religieuse, même si mes grands-mères nous servaient de la cuisine juive et parlaient en yiddish. Cependant, on ressentait le poids important du

passé, très marqué par la guerre. Quand j'ai rencontré Gérard, je lui ai offert un livre de Marek Halter, pour lui faire comprendre ce que je ressentais. Puis nous avons assisté à des cours du rabbin Marc-Alain Ouaknin, nous avons suivi des conférences formidables, mais j'ai été dépassée quand Gérard s'est littéralement passionné pour le sujet jusqu'à se convertir.

G.G. – Moi, je viens d'un milieu antisémite. Quand nous nous sommes connus, j'ignorais qu'Elizabeth était juive. Ma famille a poussé très loin l'antisémitisme, puisque, pendant la guerre, ils ont spolié des familles juives de leurs biens. Lorsque je me suis intéressé aux études juives, j'ai assisté à des conférences de Philippe Haddad, que je trouvais formidable, puis j'ai étudié l'hébreu biblique pendant vingt-cinq ans avec Yakov Aaroch, puis il y eut Marc-Alain Ouaknin et aujourd'hui Pierre-Henry Salfati. Je peux lire l'hébreu, mais je ne le parle pas. Et il paraît que c'est une bonne chose, car c'est une langue que l'on doit méditer, plus que parler.

E.G. – Quand Gérard a opéré sa conversion, il a suivi des cours pendant deux ans, tous les jeudis soir, et je l'ai accompagné. J'ai d'ailleurs découvert de nombreux éléments que j'avais ignorés jusque-là concernant le judaïsme. Aujourd'hui, je continue de suivre les cours avec Gérard lorsque j'en ai la possibilité. C'est toute une philosophie.

Au-delà de votre travail plastique, un grand projet vous lie : La Source Garouste, qui a fêté ses 30 ans...

G.G. – À un certain moment, je travaillais beaucoup et vivais une sorte de crise par rapport au métier de peintre. Elizabeth m'a fait remarquer qu'une maison ne pouvait pas tenir sur un seul pilier et qu'il en fallait au moins trois. Cela est d'autant plus vrai qu'il s'agit de l'un des trois principes inscrits dans le Talmud : l'étude, la lecture de la Torah et la générosité. Ceci m'a fait réfléchir car, jusque-là, je ne pensais qu'à la peinture, à en mourir si je ne rencontrais pas un succès immédiat. Puis un jour, l'adjointe au maire de notre village est venue nous voir.

E.G. – En effet, certains enfants du village étaient maltraités par des parents alcooliques et cherchaient parfois de la nourriture. Nous nous sommes rendu compte que dans un village, les jeunes tournent en rond, qu'il existe souvent un manque culturel dans ce monde rural. C'est ainsi que nous avons décidé de mettre l'art au service du social. Nous avons pris conseil et créé une association dont l'action est à la

fois sociale et artistique. La Source Garouste est aujourd'hui un projet social et sociétal reconnu des institutions publiques, avec dix antennes en France qui prennent chacune une place importante dans leur région. Nous sommes très heureux que notre fils Guillaume assure la succession du projet, qu'il l'ait dynamisé et développé.

G.G. – Il a même décidé de faire intervenir l'intelligence artificielle dans l'activité de La Source ! C'est ainsi qu'une collaboration avec l'artiste Neïl Beloufa est née l'année dernière. On peut donc aujourd'hui se faire réaliser un portrait par une IA « à la manière de Gérard Garouste » : le résultat est véritablement convaincant et le bénéfice est reversé à La Source.

Quelle importance l'association La Source Garouste a-t-elle dans votre vie ? Nous avons souvent entendu dire que ce projet était aussi important que vos travaux individuels.

G.G. – Je suis heureux de mon parcours professionnel, d'avoir travaillé avec de grandes galeries, que mon travail ait fait l'objet d'une rétrospective au Centre Pompidou, mais ce qui s'est passé à La Source dépasse tout cela : chaque année, plus de 13 000 enfants profitent d'une expérience dans nos ateliers, c'est plus important que d'accrocher un tableau au-dessus d'une cheminée !

E.G. – J'ai participé à beaucoup d'ateliers. J'étais donc très proche des enfants ; et voir la fierté, l'intérêt, le plaisir qu'ils prenaient à découvrir un monde qu'ils avaient jusque-là ignoré a toujours été une formidable récompense. Certains ne se contentent pas d'un simple passage à La Source, ils y reviennent durant plusieurs années ; j'ai pu suivre leur évolution et constater ce que ces ateliers leur ont apporté : une valorisation d'eux-mêmes et de leur travail (et, par ricochet, une valorisation de leurs parents, qui se sentent fiers de leurs enfants), une amélioration de leur prise de parole, une ouverture d'esprit. Cela a aussi un impact positif sur les écoles de la région qui passent voir les expositions de ces enfants de La Source.

Pourriez-vous chacun évoquer une œuvre de l'autre, présentée dans l'exposition, que vous appréciez particulièrement ?

E.G. – J'aime de nombreux tableaux de Gérard, notamment *Le Théâtre de Don Quichotte* [ill. p. 30] et *Le Vol du grison* [ill. p. 31], sans pouvoir vraiment expliquer pourquoi. J'aime ce personnage perché, qui met certes un peu mal à l'aise. C'est une œuvre qui me touche beaucoup.



Elizabeth Garouste dans son bureau-atelier, Normandie, mars 2024.

G.G. – L'histoire est tirée de *Don Quichotte* : Sancho, pour ne pas se faire voler son grison (son âne catalan), dormait sur son dos. Mais des voleurs vont glisser des sortes de cannes sous ses jambes pour pouvoir dérober l'animal. Pour ma part, j'aime beaucoup certains des masques d'Elizabeth, mais aussi plusieurs petites sculptures. Je me refuse toujours à ce qu'elle vende certaines de ses œuvres...

E.G. – Oui, mais très souvent, quand je montre mes dessins à Gérard, il déclare : « Ce n'est pas la peine que tu me les montres, c'est toujours la même chose ! »

G.G. – Il est vrai qu'Elizabeth est extrêmement productive et je lui conseille souvent d'exposer ses

dessins sur un mur, qui serait totalement saturé par ces petites œuvres d'art brut !

Le visuel de l'exposition est un portrait d'Elizabeth par Gérard. Pourriez-vous nous parler de ce tableau ?

G.G. – Je l'ai réalisé à une période où je ne peignais que des portraits. La famille a essuyé les plâtres ! (*Rires.*)

E.G. – Quand Gérard devait peindre le portrait de diverses personnes, il demandait d'abord à ces personnes ce qui les représenterait le mieux. Moi, c'étaient des meubles. ■

Deux parcours de vie en quelques dates clés

Pierre Morio

1946

Naissances parisiennes

Gérard Garouste naît à Paris le 10 mars, Elizabeth Rochline le 17 juillet. Enfants de l'immédiat après-guerre, ils sont issus de familles que tout oppose : le père Garouste, antisémite et pétainiste, est condamné en 1945 pour spoliation de biens juifs, quand une partie de la famille Rochline, originaire d'Europe de l'Est, a été déportée, victime de la Shoah. Petite fille, Elizabeth est marquée par les récits que sa grand-mère lui fait de l'horreur des camps de concentration. Gérard, lui, devra composer sa vie durant avec le poids du passé antisémite et collaborationniste de son père.



1965

Deux artistes, deux vocations

Gérard Garouste entre aux Beaux-Arts de Paris en 1965. Jusqu'en 1972, il y suit l'enseignement du peintre abstrait Gustave Singier. Pendant ses études, il réalise principalement des dessins d'humour. En 1965, il monte avec son ami Jean-Michel Ribes, rencontré des années plus tôt au collège du Montcel, la compagnie du Pallium et crée plusieurs scénographies de spectacles, dont *Jacky Parady*. De son côté, après un passage à l'académie Charpentier, Elizabeth Rochline entre en 1969 à l'école Camondo pour se former à l'architecture d'intérieur et aux arts décoratifs. Une certaine liberté souffle alors sur l'école. Elizabeth y croise, parmi d'autres, Philippe Starck, avec lequel elle noue des liens d'amitié qui perdurent encore.

La compagnie du Pallium, 1966. Au premier plan, les jambes croisées, Gérard Garouste; derrière lui, Jean-Michel Ribes; à l'extrême gauche, Elizabeth Rochline.



1970

Gérard et Elizabeth : le début de l'histoire d'amour

Gérard Garouste épouse Elizabeth Rochline au mois de décembre. C'est elle qui le soutient financièrement à ses débuts, enchaînant les petits boulots pour permettre à l'artiste de poursuivre ses études. Elle travaille dans la boutique de ses parents, où elle dessine des chaussures. Devenue Elizabeth Garouste, elle s'affirme dans son activité de décoratrice et créatrice de mobilier.

1979

Bienvenue dans le monde de la nuit

Fréquentant assidûment *Le Palace*, boîte de nuit mythique et haut lieu des nuits parisiennes dans les années 1980, le couple s'y voit confier quelques commandes. Elizabeth Garouste décore avec Mattia Bonetti *Le Privilège*, le restaurant du club. C'est le début de leur duo Garouste et Bonetti. Pour *Le Palace*, Gérard Garouste crée *Le Classique* et *l'Indien*, un spectacle pour lequel il est auteur, metteur en scène et décorateur. Il sera le peintre et le scénographe du lieu jusqu'en 1982. Son spectacle sera repris au Théâtre du Rond-Point en 2008.



À GAUCHE Garouste et Bonetti Chaise Barbare

1981, structure en fer martelé patiné bronze antique, assise en pleine peau de poulain tendue par un laçage de cuir, 115 x 50 x 50 cm.

Coll. Centre Pompidou, Mnam, Paris.

1980

Premiers succès

Gérard Garouste expose ses œuvres pour la première fois à la galerie Durand-Dessert, à Paris. Il présente ses premières toiles, dont la figuration est fortement empreinte de mythologie. C'est le début de la reconnaissance par les collectionneurs. En 1981, Garouste et Bonetti signent leur premier chef-d'œuvre, la chaise *Barbare*, qui leur vaudra le surnom de « Nouveaux Barbares », et la table *Rocher*. Durant les années 1980 et 1990, les commandes afflueront, permettant aux designers de laisser exprimer leur esprit baroque et surréaliste.



CI-DESSUS Gérard Garouste Comédie policière (Bouchon de champagne)

1978, huile sur toile, 72 x 99 cm.

Coll. particulière.



1988

Une reconnaissance institutionnelle

Du 28 septembre au 27 novembre 1988, Gérard Garouste bénéficie de sa première rétrospective au musée national d'Art moderne, à Paris, dont le commissaire est Bernard Blistène. Cette exposition marque une étape cruciale dans la reconnaissance de son travail par le public et les institutions, à une époque où l'art conceptuel prédomine et où la peinture figurative est boudée, malgré l'émergence du mouvement de la Figuration libre. En 1989, après complète restauration du théâtre du Châtelet, il en réalise le rideau de scène, une commande passée par la mairie de Paris pour la réouverture du lieu. En 1991, le duo Garouste et Bonetti est élu créateur de l'année au Salon du meuble. Elizabeth sera honorée deux ans plus tard, en 1993, du Trophée des femmes en or pour l'ensemble de ses réalisations.

1991

La Source Garouste, l'œuvre d'une vie

Le couple Garouste décide de créer une association pour venir en aide, par le biais de la création, aux enfants et aux jeunes en difficulté sociale ou en situation de précarité : La Source Garouste. Ils installent les premiers ateliers, à La Guéroulde, dans le département de l'Eure. En trente-trois ans, l'association n'a cessé de se développer et se trouve désormais implantée dans 10 départements. Les artistes confient : « La Source Garouste nous a permis de réaliser un rêve : fonder un lieu de libération et de création pour donner aux enfants en situation de fragilité des clés pour avancer telles que la tolérance, la découverte au contact des artistes et la curiosité. »

2001

Une nouvelle galerie et la fin d'un duo

Le début du nouveau millénaire constitue un nouveau départ pour les deux artistes. Pour Gérard Garouste, la Fondation Cartier expose *Ellipse*, un ensemble de toiles monumentales montées sur une architecture qu'il a lui-même dessinée. Cette année-là, il quitte la galerie Durand-Dessert pour commencer sa collaboration avec le galeriste Daniel Templon, qui le représente encore actuellement. Pour Elizabeth, c'est l'année de la rupture avec son binôme Mattia et la fin de leur duo Garouste et Bonetti. Leur travail fait l'objet d'une grande exposition rétrospective au Grand-Hornu, en Belgique.



CI-DESSUS
Gérard Garouste
au centre
Pompidou, 1988.

CI-CONTRE
Daniel Templon
et Gérard
Garouste, 2021.



2013

Sculpture, dessin, cinéma... ils font feu de tout bois

Elizabeth Garouste s'affranchit de plus en plus du design et explore plus avant la sculpture et le dessin. Après son exposition « Fragmentations », en 2007, elle inaugure « Éclectismes », toujours dans sa galerie historique, En Attendant les Barbares. La même année, aux côtés de Catherine Deneuve, Gérard joue le rôle d'Alain dans le film *Elle s'en va*, d'Emmanuelle Bercot. Un long-métrage qui récoltera deux nominations aux Césars.

2017

Garouste à l'Académie!

Le mercredi 13 décembre, Gérard Garouste rejoint les rangs de l'Académie des beaux-arts, élu au fauteuil VI, précédemment occupé par Georges Mathieu, dans la section peinture. Il fait partie des sept académiciens de cette section avec Ernest Pignon-Ernest, Philippe Garel, Catherine Meurisse, Fabrice Hyber, Yves Millecamps et Jean-Marc Bustamante. C'est tout naturellement qu'Elizabeth réalise son épée. Elle y fait graver les caractères hébraïques de la citation: « Que la lumière vive et la lumière vivra. » Le 31 décembre, elle est faite officier de l'ordre national de la Légion d'honneur.

CI-DESSUS

Elizabeth et Gérard Garouste dans leur atelier, dans l'Eure, 2008.

CI-CONTRE

Vue de l'exposition « Escapades » d'Elizabeth Garouste à la galerie Ketabi Bourdet, Paris, 2024.

2022

Le temps des expositions

En 2022, Gérard Garouste bénéficie d'une grande rétrospective au Centre Pompidou, trente-quatre ans après sa première exposition en ces murs. Sophie Duplaix en est la commissaire. Au début de l'année 2024, Elizabeth inaugure une nouvelle collaboration avec la galerie Ketabi Bourdet, pour une exposition solo où dessins, luminaires et mobilier se mêlent dans un univers fantasque qu'elle enrichit depuis plus de quarante ans. Parallèlement, la galerie américaine Ralph Pucci présente, au printemps 2024, deux expositions personnelles de mobilier et dessins dans ses espaces de Miami et de Los Angeles.



Les couples dans l'histoire de l'art

L'Autre, condition impérieuse de la création ?

Alain Vircondelet

L'influence romantique sur nos esprits est-elle encore à ce point rayonnante pour que l'on puisse croire un seul instant au génie solitaire et à la création ardente et brûlante de l'artiste maudit et totalement isolé ? Van Gogh ou Séraphine de Senlis nous ont certes laissé des images fortes et tragiques de leur désespoir et de leur imaginaire désemparé qui furent indéniablement les combustibles de leur œuvre. Étaient-ils pour autant délibérément seuls et leur aventure, en apparence solitaire, ne s'est-elle pas finalement brisée sur la quête idéale d'un couple irréalisable et idéalisé ?

L'histoire de l'art et des artistes nous révèle, plus que partout ailleurs, l'indispensable nécessité de l'altérité, de la tyrannique ou compassionnelle présence-absence de l'autre, dont l'ombre portée éclaire l'œuvre qui se fait. En d'autres termes, le couple, l'impétueux besoin d'autrui ou la douleur du manque s'imposent comme les évidents matériaux de la création à venir. L'autre se manifeste toujours comme un signe fort : qu'il soit rédempteur ou destructeur, il illumine ce que l'artiste fait surgir de sa nuit. Se faufiler dans les siècles passés renvoie en permanence à cette évidence. Ceux-là mêmes que l'on put croire seuls pour diverses raisons (solitude ontologique, abandon de naissance...) ont aussi connu la réverbération de l'autre : Théo, Wilhelm Uhde, Jeanne Hébuterne ont ainsi assisté, nourri, sauvé même, l'œuvre que Van Gogh, Séraphine, Modigliani conduisaient... L'autre, aimé, désiré, attendu, redouté, abandonné ou

franchement refusé, circule constamment dans l'œuvre. On le retrouve glorifié chez Chagall ou Matisse, célébré chez Picasso, évincé chez Munch, espéré chez Kokoschka ou Nicolas de Staël, partenaire chez Niki de Saint-Phalle ou Christo, protecteur chez Dalí ou Soulages. Il signe l'irrésistible besoin solidaire de l'homme. C'est toute la leçon de la nouvelle d'Albert Camus, intitulée *Jonas*, qui raconte l'histoire d'un peintre reconnu qui s'isole dans son grenier, loin de toute approche familiale considérée comme un obstacle. Il croit que le chef-d'œuvre à quoi il aspire ne pourra naître que de sa solitude extrême. Mais malade, au bout d'un long temps, il renonce à son projet. Sa femme ne trouve dans le grenier qu'une toile inachevée mais signée d'un mot mal formé à cause d'une lettre (*t* ou *d* ?) : est-il écrit solitaire ou solidaire ? Camus voulait-il dire par là que le couple (amoureux, sororal, amical, conjugal, etc.) est le signe de toute entreprise artistique humaine ? La solidarité serait-elle alors au cœur de la création ? Et non plus la solitude qui retranche, comme celle qu'organise des Esseintes, le héros d'*À rebours* de Huysmans ?

Le poids ou l'élan, mais toujours le feu

Le couple, en vérité, exulte et triomphe dans la grande et la petite histoire de l'art. Il est le souffle ardent qui tyrannise comme il exalte l'artiste, il est le poids ou l'élan, mais toujours le feu. Face au créateur, quel qu'il soit, se trouvent l'égérie, l'inspirateur ou

Frida Kahlo et Diego Rivera vers 1948.







Salvador Dalí
et Gala vers 1933.

Dans le vaste panorama de l'art, l'autre crée un lien singulier qui aspire à l'Alliance, intuition secrète et profonde de l'unité perdue.

l'inspiratrice, la muse, la madone, la mère, la victime ou la proie, l'icône ou l'épouse discrète, et chacune de ces figures dispense des flux d'énergie, des sources de vie ou de mort, des philtres magiques. Dans le vaste panorama de l'art, l'autre crée un lien singulier qui aspire à l'Alliance, intuition secrète et profonde de l'unité perdue. Matisse eut ainsi besoin de Lydia pour délivrer son chant joyeux à la Vie. De même, Dina Vierny inspira la générosité créatrice à Maillol, qui la reçut comme une offrande. Quant à Klimt, Schiele et Munch, ils n'auraient pu survivre à la tyrannie de l'art et de leur nature sans le secours de l'autre. Prisonniers de leur névrose secrète, convaincus que la femme, l'Autre inévitable, était goule ou vampire, sphinge ou démons, persuadés qu'elle pouvait les dévorer dans l'acte sexuel, ils crurent que ce couple cruel auquel ils étaient

contraints s'avérerait néanmoins un passage obligé pour accéder au chef-d'œuvre... Quelles que furent leurs existences, célébrées de leur vivant ou bien vécues obscurément, dans la gloire affichée ou dans les couloirs des asiles psychiatriques comme dans les méandres de leurs propres délires, ils eurent besoin de l'autre, comme aliment ou carburant de leur travail.

Puier aux forces de l'autre

Mais dans un couple d'artistes, qui mène le ballet créateur ? Qui y succombe ? Qui s'y plie ? Qui y résiste ? Qui l'apaise ou qui l'embrase ? C'est à qui acceptera « la règle du jeu », comme dirait Michel Leiris. À qui voudra s'en échapper, le trouvant trop dangereux ou à qui, dans une sorte d'échange fluide, se mettra « au service de l'œuvre » ou encore « à l'œuvre » et accomplira son propre désir : c'est là tout le propos d'André Breton dans *Les Vases communicants*. On pense à infiniment d'artistes modernes qui ont œuvré à deux, non pas forcément dans un projet commun, comme Pierre et Gilles ou Christo et Jeanne-Claude, mais plutôt dans des aventures complémentaires

Pablo Picasso
et Françoise Gilot
vers 1952.



comme Jean Tinguely et Niki de Saint-Phalle ou Diego Rivera et Frida Kahlo, chacun puisant aux forces de l'autre. Des influences et des énergies circulent alors dans l'atelier, qu'il soit commun ou pas, infusent lentement ou follement et font jaillir des œuvres issues du même fonds mais distinctes cependant par leur singularité existentielle : la virilité puissante d'un Rodin et la fragilité d'une Camille Claudel ont pris dans le même matériau, la joie communicative des Delaunay au séduisant même lexique pour appréhender l'esprit d'un nouveau siècle... On pense également à Setsuko Ideta, l'épouse de Balthus, dont la présence silencieuse et constante dans le chalet mythique de Rossinière permit le surgissement de chefs-d'œuvre du peintre, et qui l'accompagna elle-même de son propre travail dans l'atelier voisin, peignant d'exquis petits tableaux intimistes et surréalistes où des dalmatiens habillés en humains tiennent salon.

Un jeu dangereux

Mais dans cette « corrida », selon les mots de Leiris, il y a aussi ceux qui, trop aimants ou trop soumis, n'en sortent pas indemnes. Excluant toute idée de lien romantique tout en avouant qu'il ne pouvait vivre sans

amour, se nourrissant d'énergies extérieures pour alimenter sa création, Picasso, tel le Minotaure auquel il s'identifiait, avait besoin d'une proie pour exister. Dora Maar en fit les frais, même si elle en fut la victime consentante et même provocatrice, puisque c'est elle qui exerça une tentative (réussie) de séduction auprès de l'artiste. Elle devint ainsi son souffre-douleur, comme d'autres après elles : Picasso, délaissant Marie-Thérèse, sa précédente compagne, pour ne se fixer que sur Dora Maar, abandonna ensuite cette dernière au bénéfice de Françoise Gilot. Et ainsi de suite jusqu'à Jacqueline Roque. Mais que ce soit Françoise ou Dora, toutes deux artistes, chacune a fait de la cruauté de Picasso de la matière créatrice... Jeanne Hébuterne, dernière compagne de Modigliani, n'eut pas cette chance. Acceptant de l'artiste ses failles et ses délires, elle finit par renoncer à son talent de peintre pour devenir son modèle exclusif et ne survivra pas à sa disparition, se précipitant, enceinte, du balcon de sa chambre. Un drame qui dit toute l'ambiguïté qui se joue dans la relation entre deux créateurs, pour qui le couple peut s'avérer aussi bien une formidable source d'inspiration que mener à l'irréversible destruction de l'être et de l'âme. ■

CI-DESSUS
Christo et
Jeanne-Claude
dans leur studio
à New York,
travaillant au projet
The Gate pour
Central Park, 2004.

PAGE DE DROITE
Niki de Saint-Phalle
et Jean Tinguely
à Soisy-sur-
École en 1966.





Elizabeth et
Gérard Garouste
dans l'atelier de
peinture, Normandie,
mars 2024.



Deux créateurs complices et complémentaires

Philippe Piguet



Tout tient parfois à de simples histoires de potaches. Envoyé en pension au collège du Montcel, à Jouy-en-Josas, Gérard Garouste s'y lie d'amitié avec Jean-Michel Ribes, futur comédien et directeur du théâtre du Rond-Point. Une amitié si forte qu'ils s'en font virer ensemble, en 1964, alors qu'ils sont en première, après avoir organisé un mémorable chahut en déclenchant en pleine nuit l'alarme de réveil du matin. De là, Garouste se retrouve au lycée Florian, à Sceaux, où il rencontre Elizabeth Rochline, issue d'un milieu cultivé, née de parents juifs ashkénazes et communistes, non pratiquants. Si elle contribue dès leur relation à son émancipation dans le domaine de l'histoire de l'art, ils vont très vite s'inspirer tous deux mutuellement, l'une suivant des études d'architecture d'intérieur à l'académie Charpentier puis à l'école Camondo, l'autre intégrant l'École des beaux-arts de Paris.

Passionné de théâtre, Garouste cofonde dès 1965, avec son ami Ribes, la compagnie

du Pallium, pour laquelle il réalise de nombreux décors et costumes, en collaboration parfois avec Elizabeth et son frère David Rochline. Le monde du théâtre est en pleine effervescence, d'autant que l'on est à la veille de mai 1968. La bande vit intensément les événements, quand bien même Garouste montre une préférence pour la position de retrait de Raymond Aron par rapport à celle engagée de Jean-Paul Sartre. Les Beaux-Arts le conduisent à une réflexion sur la pérennité de la peinture, laquelle est mise en cause par Duchamp, puis la découverte de l'art brut le conforte dans l'idée qu'il y a encore des ouvertures possibles.

Des échanges qui nourrissent

Après six ans de vie partagée, Elizabeth Rochline et Gérard Garouste se marient en 1970, formant un couple non pas fusionnel mais dont la complicité et les échanges nourriront respectivement leurs œuvres, par-delà les différences esthétiques qui caractérisent leur démarche respective.

CI-DESSUS ET PAGE 25
Maison familiale
du couple Garouste,
Normandie, mars 2024.



**Dans les lieux
où ils travaillent,
que ce soit dans
leur atelier, à Paris,
ou dans leur grande
maison de l'Eure,
leurs créations
respectives dialoguent
depuis toujours.**

Très attachés tous deux à l'idée de famille – ils auront deux enfants, puis des petits-enfants –, celle qu'ils constituent est globalement soudée par un intérêt commun pour l'art. Si, au fil du temps, les carrières d'Elizabeth et de Gérard suivent des préoccupations plastiques distinctes, quelque chose les rassemble qui passe par le dessin tout d'abord, par l'invention formelle ensuite et par une irrépressible profusion créative dont leurs œuvres sont l'illustration. Leur art

est requis par une semblable propension à l'expérimentation matérielle, en quête d'une esthétique qui revalorise le concept générique de décor. À l'image même des lieux où ils travaillent, que ce soit dans leur atelier, à Paris, ou dans leur grande maison de l'Eure, où leurs créations respectives dialoguent depuis toujours.

Au travail, si Elizabeth et Gérard Garouste aiment à discuter et confronter idées et opinions, leurs intérêts et leurs préoccupations s'équilibrent en un point qui évite toute confusion. Tandis qu'Elizabeth Garouste crée une œuvre dont l'univers n'existe nulle part ailleurs que dans une vision poétique issue d'un regard intérieur, *un monde en soi*, libre et unique, Gérard Garouste se saisit à bras-le-corps soit des grands mythes constitutifs d'une histoire de l'homme, soit d'éléments de sa propre biographie pour tenter une compréhension de la condition humaine. Deux modalités somme toute complémentaires que corrobore leur connivence sensible et créative. ■



Une œuvre comme une énigme

Un peintre assoiffé de savoir

Philippe Piguet

A l'aube des années 1980, après une décennie de production artistique dominée par les avant-gardes minimales et conceptuelles, Gérard Garouste participe au mouvement général qui caractérise l'esprit du temps en affirmant la pérennité et les possibles de la peinture. En 1982, il est le seul artiste français à être invité à l'exposition « Zeitgeist », organisée par Christos Joachimides au Martin-Gropius-Bau de Berlin. De très grand format, les quatre peintures qu'il y expose – dont *Orion et Orthros* – singularisent sa démarche à l'ordre de la question du mythe. Issu du théâtre, son art est requis par deux voies antagonistes – ou complémentaires – entre raison et intuition, tel qu'il en a posé les termes dans un opus intitulé *Le Classique et l'Indien*.

Au fil du temps, l'œuvre de Garouste se décline ainsi en une succession de séquences qui composent comme un grand livre sans mots, mais dont les images livrent toutes sortes de secrets. En 2022, à l'occasion de sa rétrospective au Centre Pompidou, à la question que lui posait une journaliste : « De tous les arts, qu'est-ce que la peinture est seule à permettre ? », l'artiste répondit : « Il y a plus important encore que la peinture : le sujet de la peinture. D'autant que chacun est libre de l'interpréter comme il le souhaite. Car la peinture ne véhicule pas de mots et ne s'y réduit pas. » Tout est dit. Le mythe sert à Garouste à structurer sa pensée et c'est ainsi qu'il s'est saisi des grands textes, que ce soit *La Divine Comédie* de Dante, la Bible, Rabelais, *Don Quichotte*, etc. « Je me promène depuis

longtemps dans la mythologie et je vois plus de réalité dans cette mythologie que dans l'histoire », confie-t-il par ailleurs au long d'un grand entretien avec Catherine Grenier (2021), précisant : « Et je considère ma propre vie comme un mythe. » Une vie bousculée par une enfance honteuse – son père était antisémite – puis par une intranquillité psychique dont il a conté les aventures dans un ouvrage paru en 2009. Pour ce que le *mythe* procède de l'idée de récit – « un récit fabuleux, transmis par la tradition, qui met en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la condition humaine », selon la définition qu'en donne le dictionnaire –, il est le vecteur cardinal de sa démarche.

En éveil permanent

Gérard Garouste est peintre, vraiment peintre. Il en assume la tradition ; mieux, il la ressource. Ouvert à toutes les formes plastiques possibles, il a notamment réalisé nombreuses « indiennes », ces tissus peints ou imprimés, jadis en vogue en Europe du XVII^e au XIX^e siècles. L'artiste est tout le temps à l'ouvrage, carnet de dessins en poche, croquant tout ce que lui inspirent ses lectures, l'étude des mythes et des grands textes. En éveil permanent à tout ce qui peut advenir dans son esprit ; en quête aussi de toute information, de toute précision par rapport aux sujets qui le préoccupent. Ainsi, dès lors qu'il s'est plongé dans la Bible, il s'est très vite attaché à apprendre l'hébreu, à échanger avec les exégètes les plus ardens. Pour comprendre. Garouste est assoiffé de savoir et ne se contente jamais d'une seule

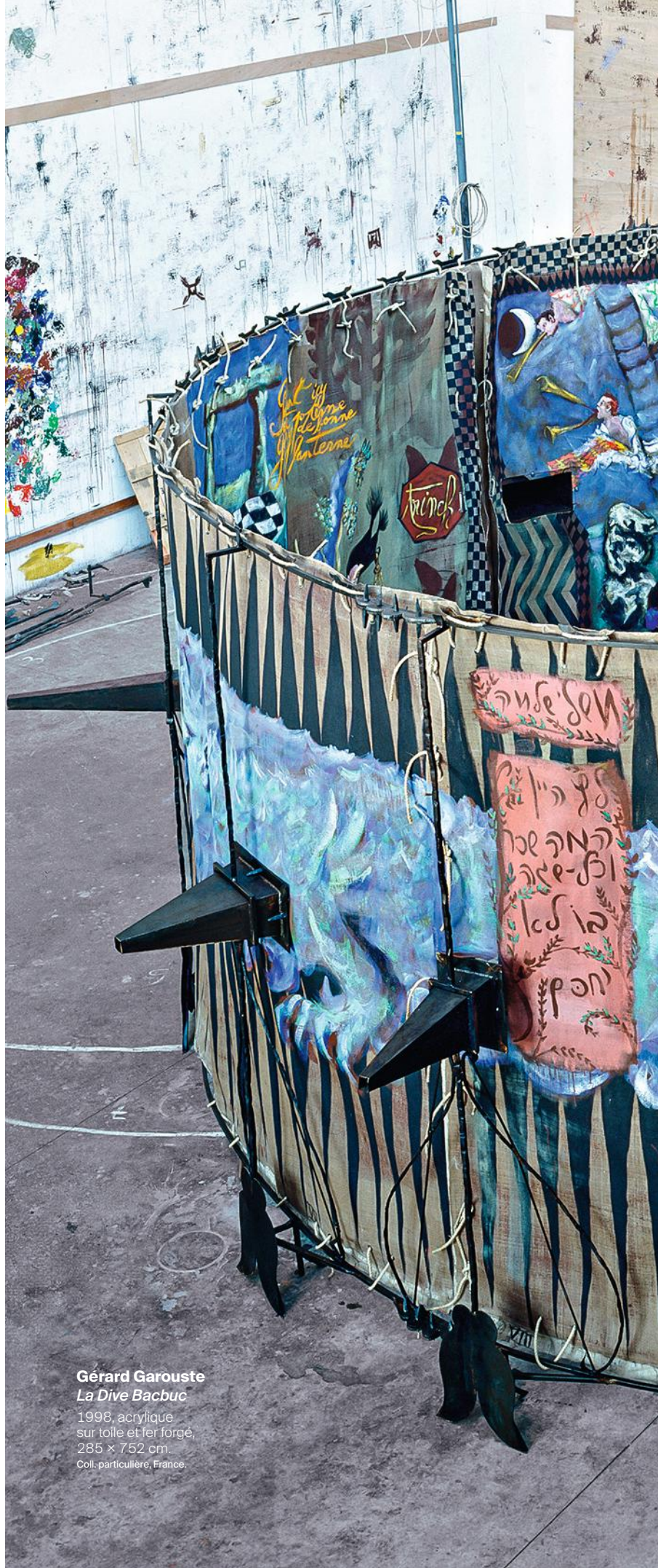
Gérard Garouste,
Normandie,
mars 2024.

approche. Il tient à appréhender son sujet sous tous les angles critiques dont il a fait l'objet et multiplie les études tour à tour dessinées, gravées ou peintes, parfois sculptées, que cela lui suggère.

Gérard Garouste aime à prendre son temps, aussi travaille-t-il sur plusieurs toiles à la fois. Son atelier est un vrai laboratoire. Au travail, c'est un artisan. Il emploie tous les ingrédients convenus à la réalisation d'une peinture : chevalet, toile tendue sur châssis, tubes de couleurs, miroir pour regarder ses tableaux à l'envers, etc. Il peut encore lui arriver de fabriquer lui-même ses couleurs. S'il requiert l'aide d'un assistant – notamment pour la sculpture –, il ne lui délègue que des tâches matérielles, veillant à mettre toujours la main à la pâte. Garouste est un artisan-peintre qui ne cesse de chercher l'adéquation la plus juste entre le contenu et la forme.

Un tourbillon de références

À cet égard, *La Dive Bacbuc* (1998) – qui est l'une des pièces majeures de son œuvre – en est une parfaite illustration. Décrite dans son titre même comme une *Installation drolatique sur la lecture de Rabelais*, elle a été inspirée au peintre par un passage du *Cinquième livre* dans lequel la prêtresse Bacbuc apporte à Panurge le mot de la Dive Bouteille : « Trinch » (« buvez »), exhortation à boire et à rechercher la vérité. L'œuvre se présente sous la forme inédite d'une monumentale et circulaire structure en fer forgé sur le pourtour de laquelle a été tendue une sorte de rideau de scène, à la façon des indiennes. Ici, il en a peint les deux faces, recto-verso, n'offrant à voir l'intérieur que sur un mode fragmentaire par le biais d'une douzaine de cornets en métal, accrochés ici et là sur la toile. Les différentes scènes que l'on peut y voir, dissociées les unes des autres, obligent ainsi le regardeur à reconstruire mentalement l'ensemble. Véritable farandole grotesque et sublime, cette œuvre qui retrace la quête du Graal des compagnons de Pantagruel nous invite à un fabuleux voyage. En tant que récit de fiction dont l'intention est d'exprimer une



Gérard Garouste
La Dive Bacbuc

1998, acrylique
sur toile et fer forgé,
285 x 752 cm.
Coll. particulière, France.



La Dive Bacbuc a été inspirée au peintre par un passage du *Cinquième livre* dans lequel la prophétesse Bacbuc apporte à Panurge le mot de la Dive Bouteille : « Trinch » (« buvez »), exhortation à boire et à rechercher la vérité.



vérité générale, la fable est un autre vecteur privilégié de l'art de Garouste. La lecture de ses tableaux peut se faire à différents niveaux. On peut en effet les aborder à première vue, hors toute connaissance référentielle ; le regard est happé par les qualités de coloriste de l'artiste. Si l'on s'informe sur ce qui fonde chaque tableau, on pénètre avec délice les méandres de sa pensée et on se laisse envahir par un tourbillon de références. Sur un plan formel, Garouste réussit une synthèse très personnelle entre des styles aussi divers que ceux du Greco – notamment dans l'étirement des figures –, du symbolisme – dans le raccourci d'une image pour en percuter le sens –, ou du surréalisme – dans une vision défigurée, voire hallucinée, du réel.

« Le beau est toujours bizarre »

Les personnages de Garouste s'offrent à voir sous un aspect exagéré qui tutoie souvent la caricature. Qu'il se mette lui-même en scène ou qu'il invite certains de ses proches ou de ses amis, le peintre plie ses modèles à la cause qu'il exprime, en excède les traits jusqu'à la déformation : dislocation

du corps, défiguration des visages, multiplication des mains ou des doigts, allongement des membres, etc. « Le beau est toujours bizarre », disait Baudelaire. L'art de Garouste bouscule nos certitudes, il ne nous laisse jamais indemne ; c'est en quoi il nous interpelle. Aller à sa rencontre est une expérience sensible et intelligible aux confins de l'être à travers le prisme de modèles et de récits qui, de tout temps, ont constitué la condition humaine.

Autoportraits, saynètes biographiques, références mythologiques ou littéraires, quel que soit leur propos, les tableaux de Garouste recèlent toujours une part de mystère. Pour lui, la peinture est le lieu par excellence du secret, tant il est vrai que « la seule manière de transmettre un secret est de raconter tout ce qui est autour du secret pour que la personne le trouve elle-même ». En fait, l'œuvre de Gérard Garouste est tout entière une énigme ; c'est par quoi elle nous capte : on croit y reconnaître un certain type de rapport à la réalité, mais on découvre bientôt qu'elle en démonte les mécanismes pour nous en révéler la part secrète. ■

CI-DESSUS
Gérard Garouste
Le Théâtre
de Don Quichotte

2012, huile sur toile,
200 × 260 cm.
Coll. Hervé Lancelin, Luxembourg.

PAGE DE DROITE
Gérard Garouste
Le Vol du grison

1998, huile sur toile,
195 × 130 cm.

Courtoisie de l'artiste
et Galerie Templon,
Paris-Bruxelles-New York.





Créatrice de meubles et autres objets fantastiques

Artiste de l'étrange et du merveilleux

Élodie Palasse-Leroux

« **M**agique », « fantasmagorique », « merveilleux » sont des épithètes souvent associées à la production d'Elizabeth Garouste, comme si elle ne créait que des œuvres joyeusement irréelles. Pourtant, si les idées jaillissent d'un instinct vital débridé (« comme une écriture automatique ») chaque pièce résulte d'un travail aussi long que précis, toujours exigeant. En témoigne le banc *Noa* [ill. p. 42] exposé à Dinard : les formes organiques de sa structure, comme autant de rubans d'or enlacés en une ronde désordonnée, soutiennent une assise de bois aux lignes strictes. Fragile ? Absolument pas, assure Elizabeth Garouste. Elle a forgé le métal de ses mains dans l'atelier de Gérard Garouste, avant de le marteler et de le dorer à la feuille. « Mais avant cela, il a fallu réaliser une première maquette pour mettre en volume l'idée ; puis une autre au moyen de fil de fer, à taille réelle, afin de trouver l'équilibre et une parfaite stabilité », explique-t-elle. L'artiste et designer imagine également des masques qui semblent emprunter à la mythologie grecque et au trait noir de Dubuffet, des sculptures de créatures hybrides, ou encore des meubles anthropomorphes ou couverts d'une étrange végétation. Elle combine des textures dissonantes, travaille la couleur comme une matière. « Tous mes objets ont une âme et une histoire. » Son univers

PAGE DE GAUCHE
Elizabeth Garouste
dans son bureau-
atelier, Normandie,
mars 2024.

CI-DESSUS
Elizabeth Garouste
Fleur et flamme

2020, métal forgé peint,
60 × 37 × 32 cm.
Coll. particulière, France.



s'apparente à celui de ces contes de fées dont le dénouement heureux passe par l'apprentissage de l'injustice et de la cruauté, les épreuves à surmonter en dépit de l'épouvante. Un cheminement que le psychanalyste Bruno Bettelheim jugeait nécessaire chez l'enfant pour confronter ses peurs inconscientes et fourbir ses armes de futur adulte. Mais Elizabeth Garouste n'a pas seulement lu des contes : elle en a été l'héroïne involontaire.

Née en 1946 dans une famille originaire d'Europe de l'Est et de confession juive réfugiée à Paris, Elizabeth était le récipiendaire des souvenirs de sa grand-mère. Pour cette femme illettrée et qui s'exprimait en yiddish, il était crucial de transmettre



la vérité de la Shoah. Elle a eu le courage de raconter sans détour l'horreur que beaucoup ont préféré taire pour ne pas la revivre. Une richesse et un fardeau traumatisant pour l'enfant qu'était Elizabeth. « Son propre père était bûcheron, elle avait grandi dans la forêt. Les contes russes se mêlaient aux souvenirs d'enfance peuplés des loups entourant leur maison », raconte Elizabeth Garouste. À Paris, sa grand-mère a recueilli des artistes russes fuyant la persécution, qui ont peint les murs de la minuscule pièce à vivre, les recouvrant de forêts. Dehors, c'est Belleville, dont les couleurs fascinent la fillette.

Chez ses parents, elle cache le soir dans son lit ses possessions « pour les sauver des forces obscures » qui, pense-t-elle, vont dévaster sa chambre. L'enfant s'excuse auprès des meubles, persuadée qu'ils s'animent aussitôt qu'on détourne le regard. L'art va l'aider à canaliser ses peurs : à l'École alsacienne, elle apprend le dessin, la céramique, enseignés par des artistes professionnels.

Le mercredi, frère et sœur fréquentent les ateliers de la célèbre sculptrice et céramiste Valentine Schlegel au musée des Arts décoratifs. « Puis on se baladait dans le musée vide : quel formidable terrain de jeux ! » L'art devient outil de dépassement de soi, un refuge, un moyen d'expression qui ne connaît pas de limites. Un pouvoir qu'elle partagera à son tour grâce aux ateliers de La Source Garouste, l'association qu'elle a créée il y a une trentaine d'années avec son époux Gérard [lire p. 50].

« Je n'aime pas le luxe pour le luxe »

Elizabeth Garouste a longtemps caché ses dessins, mais elle a toujours eu « un crayon en main ». Jeune adulte, elle dessine avec son père, Salomon Rochline, des modèles de chaussures pour leur marque Tilbury. Ils en créent aussi pour Sonia Rykiel ou Yves Saint Laurent. La boutique, rue du Four, dans le 6^e arrondissement de Paris, jouxte l'ancienne maison du peintre Chardin. Sa collaboration

CI-DESSUS
Elizabeth Garouste
Sans titre

2010-2020, dessins
sur papier, 54 × 42 cm.
Coll. particulière, France.



« La fonction, l'évolution des techniques, les matériaux contemporains m'intéressent bien moins que l'artisanat d'art. » Elizabeth Garouste

avec Gérard Garouste pour décorer *Le Privilège*, en sous-sol du *Palace*, confère une nouvelle dimension à son expression artistique. En prenant le contrepied des tendances de l'époque, elle impose ses propres règles. « Je n'aime pas le luxe pour le luxe. Mon point de départ, c'était l'Arte povera », précise-t-elle. On l'étiquette « designer », elle se vit créatrice. « La fonction, l'évolution des techniques, les matériaux contemporains m'intéressent bien moins que l'artisanat d'art ou le développement du langage narratif de l'objet. » Le tournant des années 2000 devient synonyme d'une liberté inédite. On n'associe plus son nom à celui de Bonetti, on ne compare plus son art à celui de son mari ou de son frère. Elle reçoit de nombreuses commandes de collectionneurs,

multiplie les collaborations avec diverses galeries. Aux États-Unis, elle expose depuis 2014 des pièces uniques chez Ralph Pucci : luminaires, miroirs ou consoles sont spécialement dessinés pour l'occasion. « Je visualise librement des objets puis, mentalement, en élimine certains. Je devine ceux auxquels tel ou tel galeriste sera plus réceptif. Chaque galerie possède un style distinct, que les clients viennent chercher. » Quand Paul Bourdet lui offre une carte blanche, Elizabeth Garouste se réjouit. Le jeune galeriste parisien et son associée Charlotte Ketabi exposent notamment les artistes et designers radicaux de « l'écurie » de Pierre Staudenmeyer, fondateur de la galerie Néotù en 1984. Ce pionnier français du design de collection (décédé en 2007) a été le premier éditeur de Garouste et Bonetti. Pour Ketabi Bourdet, Elizabeth Garouste a laissé libre cours à son imagination. Le fauteuil *Ouranos* [ill. p. 37], le banc *Noa* [ill. p. 42] ou le guéridon *Délos* figuraient au nombre de ses « Escapades », entourés de dessins, têtes, appliques... « Un mélange qui représentait mon univers. » L'exposition qui s'est tenue au début de l'année 2024 a été très bien reçue, confie-t-elle avec enthousiasme.

Dans l'atelier d'Elizabeth Garouste, pas de moules ni d'imprimante 3D : chaque pièce passe « de main en main », du marbrier au ferronnier, au doreur ou au laqueur. « Je travaille depuis trente ans avec les mêmes artisans d'art. Mais ils sont très

Elizabeth Garouste
Lampe Zita

2022, bronze,
92 x 46 cm
(diam. de l'abat-jour).
Coll. particulière, France.



demandés et certains prennent leur retraite. Les délais sont longs », raconte la créatrice. Même si les commandes affluent, Elizabeth Garouste conserve le temps de créer pour elle, sans aucune contrainte : « une répartition équilibrée et nécessaire » entre les pièces entièrement nées de ses mains, et celles qui exigent l'intervention de praticiens ou la prise en compte de certains désirs du commanditaire.

L'art, vecteur de transmission

Si l'artiste se consacre à son travail personnel, elle est également très investie dans La Source Garouste. *L'Arbre aux oiseaux*, une sculpture de métal et de papier exposée à Dinard, a été réalisée lors d'un atelier avec des sourciers en 2013. Une expérience intense, dont l'issue s'avère invariablement

« réjouissante ». Plutôt qu'évangéliser, il s'agit de mettre l'art au service du social. « L'isolement artistique dans les campagnes est frappant. Nous ne cherchons pas à en faire des artistes, mais à valoriser ces enfants qui le sont rarement », affirme Elizabeth Garouste. Elle évoque le dialogue enrichissant, le pouvoir révélateur de l'art auprès d'élèves en difficulté, qui ont souvent « décroché ». Les parents sont également conviés à prendre part à des ateliers aux côtés de leur enfant. Les Garouste réfléchissent, par ailleurs, à la possibilité de donner à La Source une « ouverture sur l'artisanat. Car tous les artisans cherchent à transmettre le relais. » Et qui de mieux indiqué qu'Elizabeth Garouste pour illustrer le pouvoir de résilience, d'affirmation de soi et de libération que possèdent l'art et l'artisanat ? ■

CI-DESSUS Elizabeth Garouste Fauteuil Bérénice

2019, fer forgé
et doré à la feuille
d'or, tissu,
92 × 85 × 85 cm.
Galerie Avant-Scène.

PAGE DE DROITE Elizabeth Garouste Fauteuil Ouranos

2023, fauteuil ancien,
peint à la main
et patchwork de tissus,
118 × 78 × 55 cm.
Coll. particulière, France.



Un passionnant face-à-face

Tous deux ont marqué les dernières décennies: Gérard Garouste comme peintre et sculpteur, son épouse Elizabeth en tant que designer puis, plus récemment, créatrice de dessins à l'encre et de pièces en fer forgé, en plâtre ou en bronze. L'exposition qui a lieu à Dinard met pour la première fois en présence ce duo singulier qui, à la différence d'autres couples d'artistes, n'a rien de fusionnel. Chacun s'active dans son atelier, à distance du regard de l'autre. Leur aventure commune n'est pas d'ordre esthétique: elle s'appelle La Source Garouste et occupe le centre de leur vie au même titre que l'art. S'il n'y a pas de symbiose dans leur pratique artistique, une vraie complicité, en revanche, les unit: elle passe par le dialogue autour des œuvres en cours, ainsi que par un regard critique mais avant tout bienveillant. Car il est vrai que leurs préoccupations se rejoignent et qu'en dépit de leurs différences, les deux artistes partagent une forme d'exubérance, quelque chose de sauvage et de libre qui avance à contre-courant des modes. Chacun, néanmoins, a développé sa propre manière de les exprimer: Gérard se nourrit de lectures et d'exégèse, quand Elizabeth se fie à son seul instinct et à son imagination.

Hortense Lyon

PAGE DE DROITE

Gérard Garouste

L'Indien et le nid d'oiseau

2015, bronze,
110 x 75 x 55 cm.

Courtoisie de l'artiste et Galerie
Templon, Paris-Bruxelles-New York.

CI-CONTRE

Elizabeth Garouste

Coffret

2010, bronze,
16 x 16 x 23 cm.

Coll. particulière, France.

Elizabeth et Gérard Garouste ont en commun le don de faire vivre la matière. Le geste est au cœur de leur métier, dont ils revendiquent la part artisanale. En décalage avec une époque engagée dans la recherche de technologies nouvelles, ils se fient à l'intelligence de la main qui agit, entre intention et hasard.





La sculpture au cœur de l'œuvre

Pour réaliser leurs sculptures, les Garouste utilisent le plâtre, le fer battu et le bronze. Des matériaux classiques qui véhiculent, chez Gérard, des thèmes identiques à ceux qu'il aborde en peinture : figures humaines ou formes proches de l'abstraction, réminiscences des grands mythes qui traversent la littérature. Elizabeth, quant à elle, puise dans son imaginaire d'étranges créatures hybrides entre poissons, oiseaux et végétaux. Tantôt sculptures et tantôt objets utilitaires, ces œuvres en métal forgé puis peint sont directement issues de ses dessins. Les contraintes, d'un matériau ou d'une fonction, n'entravent jamais sa liberté, mais stimulent au contraire son inventivité.

Gérard Garouste *Sans titre*

1990-1991, bronze,
197 x 130 x 55 cm.
Coll. particulière, France.





DE GAUCHE À DROITE
Elizabeth Garouste
Double-Face

2015, métal forgé peint,
 153 × 44 × 44 cm.
 Coll. particulière, France.

Elizabeth Garouste
Lampadaire Tehom

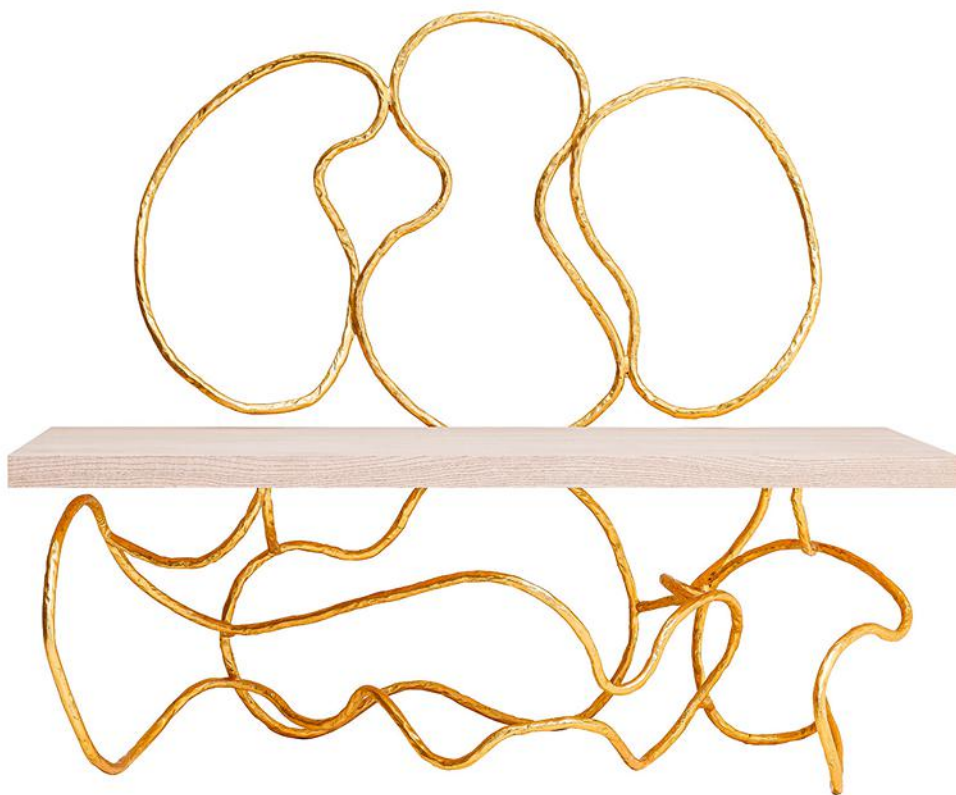
2013, métal peint à la main,
 140 × 100 cm (diam).
 Coll. particulière, France.

Elizabeth Garouste
Poisson

2020, métal forgé peint,
 36 × 40 × 18 cm.
 Coll. particulière, France.

La puissance du mouvement

Chez Elizabeth priment le plaisir pur de l'arabesque et la liberté du geste qui, dans un deuxième temps lorsqu'il s'agit d'un meuble, doit s'adapter aux lois de la physique. Chez Gérard, les corps se contorsionnent dans des positions aberrantes. C'est que le mouvement du pinceau n'est pas étranger à l'écriture. Comme dans les manuscrits enluminés, il y a une identification des corps à la lettre et ce sont ces corps qui véhiculent un langage propre au peintre.



CI-DESSUS

Elizabeth Garouste
Banc Noa

2020, fer forgé,
martelé, doré à la feuille,
assise en bois,
110 x 120 x 60 cm.
Coll. particulière, Paris.

PAGE DE DROITE

Gérard Garouste
Cendre et Cilice

2023, huile sur toile,
160,5 x 220,5 cm.
Courtoisie de l'artiste et Galerie
Templon, Paris-Bruxelles-New York.





Des visages comme des masques

Chez les deux artistes, la figure humaine sert de motif et de prétexte à une créativité renouvelée. En plâtre ou en métal peint, le masque traverse l'œuvre d'Elizabeth, sous forme d'applique ou d'effigie issue d'un monde magique. Gérard n'imagine rien. Au contraire, il cherche la ressemblance d'un visage : le sien, celui de ses amis ou de membres de sa famille. Le portrait en peinture est un archétype appartenant à des temps révolus. Si le peintre s'en empare, c'est pour en jouer et renvoyer, par le biais d'une expressivité exacerbée, à l'univers du théâtre et de la commedia dell'arte.



À GAUCHE ET CI-DESSUS

Elizabeth Garouste
Masques

2012, métal peint,
40 x 20 cm.

Coll. particulière, France.

CI-CONTRE

Elizabeth Garouste
Tête

2020, plâtre, 35 x 20 cm.

Coll. particulière, France.

PAGE DE DROITE

Gérard Garouste
Le Golem [détail]

2011, huile sur toile,
275 x 326 cm.

Coll. particulière, France.



Extravagantes créatures

Les deux artistes partagent la même fantaisie surréaliste, cependant ils évoluent dans des univers très différents. Les animaux imaginaires en métal peint d'Elizabeth lui donnent l'occasion d'exprimer son amour de l'ornement et son inventivité à travers un extraordinaire foisonnement de motifs et de couleurs. Délirants, grotesques, extravagants, les personnages de Gérard manifestent son attirance pour le Moyen Âge, ses animaux fabuleux et ses monstres, son côté obscur, enfin, mêlant l'irrationnel au réel. Mais ils témoignent aussi des travaux d'exégèse, toujours plus poussés, poursuivis par l'artiste depuis des années.



EN HAUT, DE GAUCHE
À DROITE

Elizabeth Garouste
Oiseau

2012, fer forgé peint,
40 x 60 cm.

Coll. particulière, France.

Elizabeth Garouste
Oiseau

2012, fer forgé peint,
50 x 70 cm.

Coll. particulière, France.

EN BAS

Elizabeth Garouste
Chien

2012, fer forgé peint,
30 x 70 cm.

Coll. particulière, France.



PAGE DE DROITE

Gérard Garouste
Lilith voilée

2023, huile sur toile,
222 x 165 cm.

Courtoisie de l'artiste et Galerie
Templon, Paris-Bruxelles-New York.



L'importance du dessin

Gérard Garouste dessine depuis l'enfance et confie s'être forgé une identité grâce à ce don. Le peintre laisse quotidiennement sa main agir, sans réfléchir, page après page dans des carnets qu'il consulte et annote régulièrement. Une deuxième étape consiste à reprendre un croquis sur feuille libre, dans un format qui permet à l'artiste de décider s'il est possible d'aller plus loin et d'en faire un tableau. Pour Elizabeth, le dessin constitue également une pratique quotidienne, presque compulsive et proche de l'écriture automatique. De ce qu'elle décrit comme un besoin de remplir un vide naît un univers à la fois inquiétant et jubilatoire, où prospèrent des créatures chimériques évoluant en osmose avec une faune et une flore onirique.



CI-CONTRE

Gérard Garouste
*L'Armet
de Mambrin*

1998, mine de plomb
sur papier, 160 × 125 cm.
Coll. particulière, France.

PAGE DE DROITE

Elizabeth Garouste
Sans titre

2010, dessin sur papier,
55 × 42,5 cm.
Coll. particulière, France.





33 ans de travail de terrain

Ça coule de Source!

Raphaël Turcat





L'histoire commence au début des années 1990 sur une petite route normande où Gérard Garouste enchaîne les courbes au volant de sa voiture. Au détour d'un virage, il aperçoit une maison aux carreaux cassés et, à son grand étonnement, remarque que des silhouettes, dont certaines enfantines, s'agitent à l'intérieur. Il s'arrête, s'approche et tombe sur un éducateur qui lui explique le peu de moyens dont il dispose pour s'occuper de ces enfants en difficulté. Très vite, Gérard Garouste et son épouse Elizabeth fondent une association. « L'idée était de créer un lieu de libération et de création pour donner aux enfants en situation de fragilité des clés pour avancer, comme la tolérance, la découverte au contact des artistes et la curiosité », explique aujourd'hui Elizabeth Garouste. « La Source a très vite pris une grande importance dans la vie de Gérard, raconte Colette Barbier, amie de longue date du couple et administratrice dès les débuts de l'association. Il n'y avait rien, il fallait tout inventer : définir une feuille de route, trouver des lieux, de l'argent... J'ai beaucoup aimé

cet engagement et j'ai mis mon réseau et mes soutiens au service de l'association. »

En 1994, La Source Garouste ouvre ses portes à La Guéroulde (Eure), avec une triple visée : sociale, éducative, artistique. Les ateliers organisés, ouverts aux jeunes de 6 à 18 ans et aux familles qui rencontrent des difficultés et manifestent le besoin d'un soutien, doivent leur permettre de se construire, d'apprendre des savoir-faire, et d'accroître leur autonomie, leur curiosité et leur esprit critique. La structure doit également aider les jeunes à développer leur créativité et leur donner accès à l'art et à la culture. La Guéroulde devient alors un joyeux bourdonnement : on n'y compte pas ses heures, on y fait venir des amis artistes, les gens du coin donnent un coup de main pour aménager les lieux.

François Louvard compte parmi ceux-ci. « Je faisais partie des bénévoles, on m'avait confié la réfection de la toiture, j'aidais aussi les artistes à installer leurs œuvres. Comme tout se passait bien, La Source Garouste m'a payé une formation qui m'a permis de devenir directeur de La Source – Villarceaux en 2002 »,

CI-DESSUS
Extravagant
(spectacle, atelier collectif), atelier costumes par Elizabeth Garouste, Pascale Laurent et Pascal Humbert, 2015.

CI-CONTRE
Atelier conduit par Gérard Garouste.

explique celui qui est aujourd'hui directeur des opérations, chargé du réseau et du suivi des sites. Car, très vite, des antennes vont se multiplier dans une grande partie de la France. Aujourd'hui, l'association La Source Garouste fédère et coordonne, à l'échelle nationale, un réseau de dix structures qui accompagnent chaque année 13 000 enfants et parents, quand la fondation, reconnue d'utilité publique et placée sous l'égide de la Fondation de France, est, elle, chargée de réunir des donateurs engagés.

Des ateliers costauds

De l'Ille-et-Vilaine aux Pyrénées-Atlantiques, de la Seine-Maritime à l'Ardèche, du Maine-et-Loire aux Bouches-du-Rhône, La Source Garouste a mis au point une charte pour que ses ateliers donnent leur pleine puissance de manière homogène. Les artistes sont accompagnés d'un animateur de l'association pour mener des ateliers de vingt heures répartis sur une semaine face à une jeunesse désorientée : « Ces jeunes sont envoyés par des services départementaux de l'Aide sociale à l'enfance, des services sociaux des collectivités locales, des ONG, des associations, des conseillers d'orientation, des enseignants d'établissements scolaires ou directement par les familles »,



Trois questions à
Aurélien Boiffier,
artiste intervenant
à La Source Garouste

« Contribuer à l'émancipation des enfants »

Vous animez depuis plusieurs années les ateliers artistiques de La Source Garouste. Pourquoi avez-vous décidé de devenir membre de son conseil d'administration ?

Je suis impliqué dans La Source Garouste depuis 2009. J'y suis entré comme animateur-éducateur pendant deux ans, puis comme artiste pour animer des ateliers. Comme j'ai toujours été motivé par le social, car j'ai grandi dans un milieu d'éducateurs, on m'a naturellement proposé une place au conseil d'administration.

D'après vos observations, quel est l'impact de ces ateliers sur les jeunes sourciers ?

Il est immense. Je vous donne un exemple : j'ai été amené à animer un atelier autour de la sculpture en métal auprès d'adolescents, dont l'un devait être jugé à la fin de la semaine. Il avait été tellement métamorphosé par la sculpture qu'il avait faite que les éducateurs, l'avocat et le juge en ont été époustoufflés. Pour ces jeunes gens, comme pour les artistes, réaliser des créations qui font sens peut constituer une véritable révélation.

Quel est votre plus beau souvenir d'atelier ?

Au-delà des souvenirs, la plus grande satisfaction, c'est de contribuer à l'émancipation de ces enfants et de voir les progrès réalisés sur plusieurs années. J'ai croisé dernièrement une jeune fille que j'avais connue enfant ; elle était alors confrontée à un environnement social et familial très rude et douloureux. Aujourd'hui, c'est une femme pleine de vivacité, qui a trouvé un travail qui l'épanouit pleinement et qui s'occupe avec beaucoup d'attention de ses proches. Je suis profondément convaincu que la création, l'art, associé au travail des éducateurs, peut porter une enfance vers un devenir plus libre et heureux.



énumère François Louvard. Si, au terme des ateliers, le taux de réussite est exceptionnel, les premiers instants peuvent être difficiles : « Ce sont parfois des ateliers costauds où prédominent les rapports de force, continue-t-il. Cela peut être très dur avec des adolescents qui sont envoyés ici contre leur gré, il est donc impératif de définir un cadre et de l'imposer quoi qu'il arrive. Ce qui est merveilleux, c'est que la magie de l'atelier opère très vite. » « Nous faisons venir des artistes très différents, ajoute Colette Barbier. Tous œuvrent dans le but de montrer à ces enfants qu'ils sont capables de prendre confiance en eux, de réaliser des productions qui tendent vers la beauté. D'ailleurs, lors de la restitution des ateliers à la fin de la semaine, il y a un petit vernissage où les enfants convient leurs proches, qui donne toujours lieu à un partage d'émotions intenses devant le travail accompli. » Afin

« Les artistes œuvrent dans le but de montrer à ces enfants qu'ils sont capables de prendre confiance en eux, de réaliser des productions qui tendent vers la beauté. » Colette Barbier

de donner au public un aperçu de l'extraordinaire richesse du travail mené dans ces ateliers, l'exposition « Elizabeth et Gérard Garouste. L'art à La Source » confronte les créations de treize artistes (Yann Bagot et le collectif Ensaders, Aurélien Boiffier, Marco Castilla, Raynald Driez, Alice Gavalet, Marie Heughebaert, Olivier Masmonteil, Hugo Miserey, Laurence Nicola, Fabien Tabur, Céline Tuloup et Catherine Van den Steen) aux œuvres réalisées par les jeunes sourciers en atelier sous leur direction.

Extravagant
(spectacle, atelier collectif), atelier costumes par Elizabeth Garouste, Pascale Laurent et Pascal Humbert, 2015.



La Source Garouste – Hermine résume à elle seule les obstacles rencontrés par l'association et sa capacité à les franchir avec agilité. Ouverte en 2012 à Dinard, l'antenne a déménagé à Fougères avant de revenir pour de bon sur la Côte d'Émeraude quelques années plus tard. Elle est présidée par Henri Jobbé-Duval, fou de Bretagne et soutien de La Source Garouste depuis son origine, qui raconte : « À Dinard, nous organisons des ateliers dans les différents centres sociaux de la ville, comme le SAMU ou Ker Antonia, qui accompagne les femmes victimes de violences conjugales. »

L'antenne dinardaise, destinée à rayonner sur l'Ille-et-Villaine et les Côtes-d'Armor, Henri Jobbé-Duval pourrait en parler des heures : « Nous accueillons de plus en plus d'adolescents, parfois dans des milieux très ruraux, comme à Plerguer, une commune de 2 000 habitants. Cette capacité



Trois questions
à **Céline Tuloup**,
artiste intervenant
à La Source Garouste

« Transmettre une vision d'artiste »

Vous avez travaillé au sein de cinq antennes de La Source Garouste. Avez-vous rencontré des problèmes différents selon les territoires ?

Oui, j'ai été confrontée à des situations diverses selon les territoires, non en raison de particularités géographiques, mais parce que les antennes de La Source Garouste créent des partenariats multiples. À La Guéroulde, nous avons principalement des enfants suivis par des services sociaux. À La Source Garouste – Des Brillants [Meudon, Hauts-de-Seine], j'ai animé des ateliers avec des adolescents autistes venant des Apprentis d'Auteuil. À Annonay [Ardèche], il s'agissait plutôt d'enfants issus de familles sans papiers. Et à Paris, d'enfants de familles immigrées en situation d'urgence... J'ai rencontré le plus de difficultés avec les autistes entre 5 et 7 ans, car leur accès au langage est compliqué.

Quelle est, selon vous, la mission de l'artiste dans un atelier de La Source Garouste ?

C'est de sensibiliser et d'initier les enfants à de nouvelles pratiques artistiques, de leur transmettre une vision d'artiste, ce qui n'est pas toujours évident : comme je travaille le textile, qui est une pratique plutôt « genrée », je me retrouve parfois à enseigner l'art du pompon à des garçons adolescents, ce qui n'est pas chose aisée... Mais ce sont, en fait, des barrières que je me mets à moi-même, car lors de l'atelier avec les Apprentis d'Auteuil, cette question de genre ne les effleurait même pas. D'ailleurs, le résultat final – de grands masques recouverts de tissus – était bluffant.

Quel lien existe-t-il entre votre engagement social au sein des ateliers de La Source Garouste et votre pratique personnelle ?

J'ai un discours artistique assez politique, car je m'intéresse de près au féminisme, à l'écologie, aux flux migratoires. Mais, finalement, j'aborde peu ces thèmes, car ma satisfaction vient tout simplement de mon apport à une démarche sociale et engagée.



11. Gérard Garouste

qu'ont nos actions à révéler les adolescents à eux-mêmes est un émerveillement constant et la plus belle des récompenses.»

« Achetez solidaire ! »

Pour beaucoup, décembre est synonyme de ripailles au pied du sapin. Les aficionados de La Source Garouste ont droit à un petit bonus tout aussi réjouissant : la vente aux enchères de l'association. Tous les ans, le slogan « Achetez solidaire ! » – oui, c'est possible dans le monde de l'art – guide donc petits et grands acheteurs sur le chemin de

**La dernière édition
de la vente aux enchères
de l'association a permis
de récolter 230 000 €
pour des enchères allant
de 1 000 à 50 000 €.**



Vente aux enchères
au profit de La Source
Garouste, 2023.

la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, un hôtel particulier en face de l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Là, sous le marteau de Frédéric Chambre (de la maison de ventes Piasa), s'arrachent des meubles édités par Vitra et customisés par des designers ou des artistes de renom pour des résultats plus qu'honorables : la dernière édition a permis de récolter 230 000 € pour des enchères allant de 1 000 à 50 000 €. De quoi donner des idées aux artistes en herbe ? « Le but n'est pas de guider absolument les jeunes sourciers vers une carrière

d'artiste, tempère Colette Barbier. C'est pourquoi nous invitons également des artisans d'art comme des céramistes, des tailleurs de pierre ou des souffleurs de verre. »

Labellisée « La France s'engage » et conventionnée avec les ministères de la Culture et de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports, La Source Garouste a tout d'une grande du haut de ses 33 ans, mais ne tient pas à s'arrêter en chemin : d'ici à 2025, elle souhaite doubler le nombre de ses ateliers pour accompagner annuellement 20 000 enfants, jeunes et familles. ■



Elizabeth et Gérard Garouste L'art à La Source

Palais des Arts et du Festival, du 9 juin au 1^{er} septembre
Villa Les Roches brunes, du 9 juin au 6 octobre

Informations pratiques

Palais des Arts et du Festival
2, boulevard Wilson
35800 Dinard
Villa Les Roches brunes
1, allée des Douaniers
35800 Dinard
Tél. : 02 99 16 00 00
<https://www.ville-dinard.fr>

Commissariat de l'exposition

Laura Goedert,
historienne de l'art
et chargée des expositions
(ville de Dinard)

Stéphanie de Santis Garouste,
historienne de l'art

Collaboratrice scientifique

Françoise Wasserman,
conservatrice générale
honoraire du patrimoine

Horaires d'ouverture

Du mardi au dimanche,
de 11 h à 18 h
Fermeture le lundi

Tarifs

Plein tarif : 12 euros
Tarif réduit : 10 euros (voir
conditions sur [ville-dinard.fr](https://www.ville-dinard.fr))

Autour de l'exposition

Rencontre avec Elizabeth
et Gérard Garouste animée
par Olivier Kaepelin :
samedi 27 juillet à 19 h
au Casino Barrière de Dinard

À lire

Gérard Garouste,
*L'intranquille. Autoportrait
d'un fils, d'un peintre, d'un fou*,
éditions L'Iconoclaste, 2009

Gérard Garouste
et Catherine Grenier,
Vraiment peindre, entretien,
éditions du Seuil, 2021

Don Quichotte de Cervantès,
illustré par Gérard Garouste,
éditions Diane de Selliers,
2012

La Source Garouste

Renseignements :
www.lasourcegarouste.fr
Contact :
accueil.association@lasourcegarouste.fr

CI-DESSUS

Gérard Garouste Orgie

2023, huile sur toile,
160 × 201 cm.
Coutoie de l'artiste
et Galerie Templon,
Paris-Bruxelles-New York.

CI-CONTRE

Gérard Garouste Le prophète mange l'œuvre

2022, huile sur toile,
130 × 89 cm.
Coutoie de l'artiste
et Galerie Templon,
Paris-Bruxelles-New York.

BeauxArts & Cie

Une publication de Beaux Arts & Cie
9, boulevard de la Madeleine 75001 Paris
Tél. 01 87 89 91 00
www.beauxarts.com
RCS Paris B 435 355 896
Commission paritaire 1123K 84 238

Éditeur Claude Pommereau
Coordination éditoriale Sandrine Rosenberg
Création graphique Aurore Jannin
Iconographe Alexandra Buffet
Secrétaire de rédaction Franck Antoni
Ont collaboré à ce numéro Laura Goedert,
Hortense Lyon, Pierre Morio, Élodie Palasse-Leroux,
Philippe Piguet, Stéphanie de Santis Garouste,
Raphaël Turcat, Alain Vircondelet

Beaux Arts & Cie

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur général délégué
Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Directrice des partenariats
et directrice adjointe des éditions Marion de Fliers
Responsable éditoriale Solène de Bure
Directeur artistique Bernard Borel
Responsable de projet partenariats
et éditions Charlotte Ullmann
Chef de produit Léa Schiavo

ISBN 979-1-02040-919-5

Dépôt légal mai 2024

Photogravure Key Graphic, Paris
Imprimé en France

Diffusion librairies

Clients UD/Flammarion Diffusion
commandescients@union-distribution.fr
Tél. 01 41 80 20 20

Autres librairies

Florence Hanappe/Amélie Fontaine
Tél. 01 87 89 91 09

Vente par correspondance

Beaux Arts magazine
4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex
Tél. 01 55 56 70 72
abo.beauxarts@groupe-gli.com

© Beaux Arts & Cie, 2024

CRÉDITS

© Adagp, Paris 2024 pour les œuvres d'Elizabeth
Garouste et de Gérard Garouste.

Couverture © Alexandre Constanty. • P. 2 Courtesy
Gérard Garouste et Galerie Templon, Paris-Bruxelles-
New York/© Bertrand Huet-Tutti. • P. 5 Stichelbaut
Benoit/hemis.fr • P. 7-11 Photos Hugo Miserey. • P. 12
Coll. Archives J.-M. Ribes. • P. 13 © Leslie Hamilton/
Gamma Rapho. © GrandPalaisRmn/Bertrand Prevost. •
P. 14 © Jean-Pierre Couderc/Roger-Viollet. Photo Elliott
Verdier. • P. 15 © Catherine Panchout/Corbis/Getty.
© Tom Dagnas/Courtesy Galerie Ketabi Bourdet, Paris.
• P. 17 © Scala. • P. 18 © Boris Lipnitski/Roger-Viollet. •
P. 19 © Fundación Gala-Salvador Dalí. • P. 20 © Wolfgang
Volz/LAIF-Réa. • P. 21 Photo Pierre Descargues/
Museum Tinguely, Bâle. • P. 22-26 Photo Hugo Miserey.
• P. 28-29 Photo Adam Rzepka. • P. 30 © Bertrand Huet/
Courtesy Galerie Templon. • P. 31 © Bertrand Huet/
Courtesy Galerie Templon et Gérard Garouste. • P. 32
Photo Hugo Miserey. • P. 35 © Ralph Pucci Gallery. • P. 36
Courtesy Galerie Avant-Scène/© Bruno Simon. • P. 37
Courtesy Galerie Ketabi Bourdet, Paris. • P. 38 © Atelier
Elizabeth Garouste. • P. 39 Courtesy Galerie Templon,
Paris-Bruxelles-New York. • P. 40 Photo Adam Rzepka.
• P. 41 © Patrice Bouvier. Photo Grégory Copitet. • P. 42
Photo Grégory Copitet. • P. 43 Courtesy Galerie Templon,
Paris-Bruxelles-New York/Photo Laurent Edeline. • P. 44
Photo Grégory Copitet. • P. 45 Photo Bertrand Huet. •
P. 47 Courtesy Galerie Templon, Paris-Bruxelles-New
York/Photo Laurent Edeline. • P. 48 Photo Adam Rzepka. •
P. 49 © Atelier Elizabeth Garouste. • P. 50-55 © La Source
Garouste - La Guéroutle. • P. 56-57 Photo Hugo Miserey.
• P. 58 Courtesy Galerie Templon, Paris-Bruxelles-New
York/Photo Laurent Edeline. • P. 59 Courtesy Galerie
Templon, Paris-Bruxelles-New York/Photo Hugo Miserey.



HOTEL THALASSO & SPA
• DINARD •

EMERIA

• DINARD, VOTRE ESCAPADE •

ANTI MOROSITÉ

12 €



EMERIA
DINARD

HÔTEL **** THALASSO & SPA - SÉMINAIRE
RESTAURANTS & BAR VUE MER

emeriadinard.com
+33 2 99 16 78 10

